

ZAPPE *la* GUERRE

PEF



1914-1918 :
la première des guerres mondiales

R U E | D U | M O N D E |



Histoire d'Histoire



À nos grands-pères et grand-oncle, Pierre, Eugène et Jean-Baptiste.
Pef et Geneviève Ferrier

L'auteur et l'éditeur remercient la Ville de Rezé
qui, par son aide, a permis à cet ouvrage
de voir le jour.

Ce texte est issu d'une nouvelle écrite par Pef
dans le cadre de la Nuit de l'écriture de Rezé.
Il a été adapté par Alain Serres et Pef pour cet album.

Dans la même collection :

Papa, pourquoi t'as voté Hitler ?, de Didier Daeninckx et Pef
Louise du temps des cerises, de Didier Daeninckx et Mako
Je m'appelle pas Ben Laden !, de Bernard Chambaz et Barroux
Tous en grève ! Tous en rêve !, d'Alain Serres et Pef
L'esclave qui parlait aux oiseaux, d'Yves Pinguilly et Zao
Hiroshima, deux cerisiers et un poisson-lune, d'Alain Serres et Zao
La mer en vrai, de Bertrand Solet et Pef
Midi pile, l'Algérie, de Jean Pierre Vittori et Jacques Ferrandez
Pierre de Lune, de Jean-Marie Henry et Marcelino Truong

Dans la série *Les trois secrets d'Alexandra*, de Didier Daeninckx et Pef :

Tome 1 : *Il faut désobéir* / La France sous Vichy
Tome 2 : *Un violon dans la nuit* / La mémoire des camps
Tome 3 : *Viva la liberté* / La Résistance

Dans la série *Enfants des colonies*, de Didier Daeninckx et Jacques Ferrandez :

Tome 1 : *Nos ancêtres les Pygmées* / Années 1950, la France coloniale
Tome 2 : *Le maître est un clandestin* / Années 1960, les années de l'indépendance

Dans la série *La Révolution française*, de Bertrand Solet et Bruno Pilorget :

Tome 1 : *Colas veut prendre la Bastille* / Le 14 juillet 1789
Tome 2 : *Colas, les rois, c'est fini !* / 1792 : la République naît

Conception éditoriale et artistique : Alain Serres - Maquette : BHT + K.O.
Crédits photographiques : Roger-Viollet (3-7-8-106-29-30), Jean-Loup Charmes (106-14-17-18-22-25-26),

© Rue du monde, 1998
ISBN : 978-2-912084-10-1
Dépôt légal : octobre 1998

Achevé d'imprimer en novembre 2018
sur les presses de l'imprimerie Pollina Pastline à Laçon (85) - France - 2425

PEF

ZAPPE LA GUERRE



Mise en couleurs de Geneviève Ferrier



On ne le regardait presque jamais.
Sur la place de Rezé, le monument aux morts était sans vie.
Ce soir-là, on ne le voyait carrément plus lorsque
dans le brouillard, ils sont un à un apparus,
se détachant lentement de sa masse de pierre.
Ni gens ni fantômes. Juste des apparences en manteaux
bleu horizon dans leurs pantalons rouge sang d'août 1914.
À l'heure où toute la ville essaie de ne penser
qu'à bien dormir, des dizaines de soldats quittaient
leur monument pour un effrayant carnaval militaire.

*Au début du 20^e siècle, les rivalités
entre les grands pays industriels
menacent la paix.*

*La course aux armements
crée une situation dangereuse.
L'Europe ressemble à un baril de poudre
prêt à exploser à tout instant.*



*Le 28 juin 1914, c'est l'étincelle :
l'archiduc héritier d'Autriche
est assassiné à Sarajevo.
L'Autriche déclenche les hostilités.
En plein cœur de l'été 1914,
la Première Guerre mondiale éclate.*



*Les déclarations de guerre se succèdent et très rapidement l'Autriche et l'Allemagne,
rejointes plus tard par la Turquie et la Bulgarie, se retrouvent en guerre contre la Serbie,
la Russie, la France, la Belgique et la Grande-Bretagne, puis l'Italie et la Roumanie.*

De l'un était partie la moitié du visage.
À l'autre, manquait une main ou un œil.
Des jambes presque emportées. Et cette boue séchée
en plaques et toute cette poussière autour des molletières.
Des pieds nus rétrécis par la terreur, orphelins
de leurs godillots. Et tous ces fusils, certains tordus,
d'autres fondus dans des mains qui s'agrippaient encore.



Il y avait là deux cent quatre-vingt-huit
soldats, debout comme ils étaient morts,
regroupés en rangs brouillons.

Ils s'étaient mis en marche sur ordre
d'un officier en gants blancs :
le lieutenant Marc de Monti de Rezé.

– Mission spéciale de grande vérification ! avait-il annoncé.



*Le 2 août 1914,
dans chaque ville
et chaque village de France,
est placardée l'annonce
de la mobilisation générale.
Tous les hommes en âge
de combattre doivent y répondre.*



Le cortège brinquebalant arriva près de l'église Saint-Paul
où le lieutenant fit s'immobiliser la compagnie.
Il sortit de sa poche la liste des deux cent quatre-vingt-huit
hommes de Rezé tombés un peu partout sur et pour la France,
et exigea d'eux un garde-à-vous qu'aucun ne pouvait tenir.
– Sergent Sorin, faites l'appel ! ordonna-t-il agacé.
Sorin rejeta vers l'arrière ce qu'il lui restait de casque ;
on aurait pu y égoutter des nouilles par les trous d'éclats
d'un shrapnell allemand.
– Ch'ais plus bien lire, mon lieutenant. La mémoire !
Faut pas m'en vouloir, j'ai plus toute ma tête !

*En France, depuis la défaite de 1870
où l'Alsace et la Lorraine ont été prises par l'Allemagne,
un fort sentiment anti-allemand est entretenu.
L'enthousiasme est donc grand pour aller
repousser l'ennemi dans le Nord et l'Est de la France.
Les soldats français croient que quelques
semaines suffiront. Ils partent en réalité
pour quatre années d'effroyables combats.*







Monti de Rezé aurait bien souri du terrible humour de Sorin mais il ne pouvait plus. La balle qui lui avait traversé l'abdomen le faisait à jamais grimacer. Elle tournait dans son ventre avec l'obstination d'une horloge comtoise. Il insista. Sorin s'exécuta, à voix basse pour ne pas inquiéter le voisinage.

– Bardin ?

– Présent !



- Bernard ?
- Z'ent !
- Blourde et Boujeaud ?
- Présents !

Brosseaud, cul-de-jatte du 18 septembre 1916 et trépassé à Bar-le-Duc, confirma sa présence au ras du sol.

Lozon, Macé, Monnier, Monti, Perraud, Redor, Rontard... tous les morts étaient présents. Visonneau fermait le ban.

Voilà quatre-vingts ans qu'ils étaient tous morts.

Le temps d'une vie d'homme s'était écoulé

et aujourd'hui, ils voulaient enfin savoir.

Vérifier qu'ils avaient fait la guerre pour que cela
en vaille leur peine.

– Qu'on n'est pas morts pour rien, quoi ! lança Soulas
en dressant vers l'obscurité du ciel sa main ouverte,
celle qu'il n'avait pas perdue dans la première
neige des Vosges.

Du fond d'une sacoche percée, Monti de Rezé
fit remonter une vieille carte entre les ailes blanches
de ses gants. En grimaçant, il perça le brouillard
du regard pour tenter de reconnaître les lieux
et de répartir ses troupes.



*En septembre 1914,
des centaines de véhicules sont réquisitionnés
pour acheminer les troupes vers la Marne.
Les forces allemandes sont stoppées.*

Les deux armées, face à face, creusent des tranchées pour installer leurs positions.

*Une guerre d'usure commence. Dans la seule année 1914,
près d'un million et demi de Français et d'Allemands en seront victimes.*





À Sorin, Monnier et Blourde revint le carré de rues
autour de l'ancienne école.

Monnier, le tranquille instituteur dont l'écriture
si régulière faisait envie, aurait bien fait savoir
deux ou trois choses importantes aux enfants.

Il caressa les murs du bâtiment d'un doigt tremblant
sans rien oser y écrire puis, à son habitude,
passa son pouce sur son front comme pour
en chasser la pastille écarlate qui le marquait.
Il était tombé, à Gournay, d'une seule balle
entre les deux yeux, le 15 juin 1918.



*Les tranchées sont profondes de 2,50 mètres
et larges d'un mètre, parfois moins.
Dans la boue, par un froid glacial ou une chaleur torride,
la vie y est épouvantable. Les soldats n'en sortent que
pour donner l'assaut, souvent au corps à corps,
au couteau ou à la baïonnette.
La peur, les blessures, les maladies, les poux, l'humidité
font vivre un douloureux calvaire à des millions d'hommes.*



Dès 1915, les premiers gaz asphyxiants sont utilisés.

*Avec des masques de fortune, la population civile
doit dans certaines villes se protéger.*

*C'est aussi durant cette guerre que l'artillerie lourde,
les sous-marins et l'aviation militaire font leur apparition.*



Les trois hommes dévisageaient la ville
lorsque Blourde rompit brusquement le silence :

– Attention ! Une automobile qui fonce comme une balle !
lança-t-il en pointant son doigt sur une voiture qui filait au loin.

Du carrefour suivant, les soldats découvrirent, effarés,
de grandes boîtes vitrées où des gens semblaient
vivre les uns au-dessus des autres.

Et rue Vigier, une petite maison les intrigua sérieusement ;
la seule dont les volets n'étaient pas fermés.

Sur son toit, une sorte de fourche-râteau était amarrée
à la cheminée et un feu bleu éclairait sa fenêtre.





Les trois soldats prirent position en embuscade derrière des buissons. Le sergent Sorin déplia son périscope et l'ajusta au-dessus du parapet du jardinet, en direction de l'étrange lueur. – C'est une sorte d'orage domestique qui jaillit d'une caisse sombre. S'éclaireraient-ils avec des éclairs ?



– J'étais sûr que la société ferait des progrès et le progrès des avancées, commenta Monnier ébloui. Raconte, Sorin !
– C'est un cinématographe qui garde les images collées sur sa vitre. Et coloriées comme les belles cartes postales, ces visions ! Et qui parlent en plus !

Serrés les uns contre les autres, les soldats avaient maintenant le nez collé au carreau, le menton posé sur les briques luisantes qui encadraient la fenêtre de la petite maison. Les images se succédaient : un centre-ville d'aujourd'hui rasé, des corps vidés de vie, des visages effarés dans des mains tremblantes.

Monnier qui voulait comprendre interpella Sorin :

– Passe-moi ton esgourdomètre. Ça fonctionne entre les sacs et les boisages des tranchées, ça va pas se laisser impressionner par une vitre !

L'appareil plaqué au carreau, il entendit la guerre qui, elle, n'était pas morte.

– Mais raconte, Monnier !

*En 1916, la France connaît
les batailles les plus sanglantes
de son histoire.*

*Verdun : 500 000 morts,
1 million de blessés.*

*La bataille de la Somme :
750 000 Alliés
et 500 000 Allemands tombés
pour avancer de 10 km.*









Le pays est épuisé par la guerre. Plus de 8 millions d'hommes ont été mobilisés. Dans les usines, les femmes doivent occuper les postes abandonnés par les hommes partis combattre. On espère la paix.

– Une voix dit qu'il y a deux morts à Sarajevo !
Monnier glissa et s'assit dos au mur, à même la pluie.
C'est ainsi qu'il avait été tué. Il boucha rageusement sa blessure coquelicot de toute sa main :

– Pas possible qu'on soit morts depuis si longtemps et qu'on n'ait pas avancé !

Les conclusions de la mission de vérification allaient être douloureuses pour les deux cent quatre-vingt-huit victimes : leur terrible guerre n'avait pas suffi à décourager toutes les autres. Blourde avait repris l'observation.

– Ils disent quelque chose comme Rouanda. Et c'est pas de la joie. Ne bougez plus ! À côté de la boîte noire, je vois un civil. Sur un fauteuil, une petite grenade plate à la main. Attention ! Il appuie dessus !

Les trois hommes plongèrent au sol puis se redressèrent lentement, baïonnettes sur le qui-vive.

– Ah ben ça ! s'exclama Blourde. En pressant dessus, le grand-père a remplacé la vision par une autre !

C'est maintenant la carte de la Patrie avec des nuages qui se baladent. Ils vont vers l'Allemagne.

C'est sûrement les gaz, avec les résultats. 16 Allemands gazés sur la Champagne. 18 Fritz à Reims. 23 à Marseille, avec un soleil de victoire dessiné à côté...

– Et voilà un gamin qui s'en mêle, chuchota Sorin.

Un enfant s'emparait en effet de la télécommande en faisant de grands gestes de désapprobation.

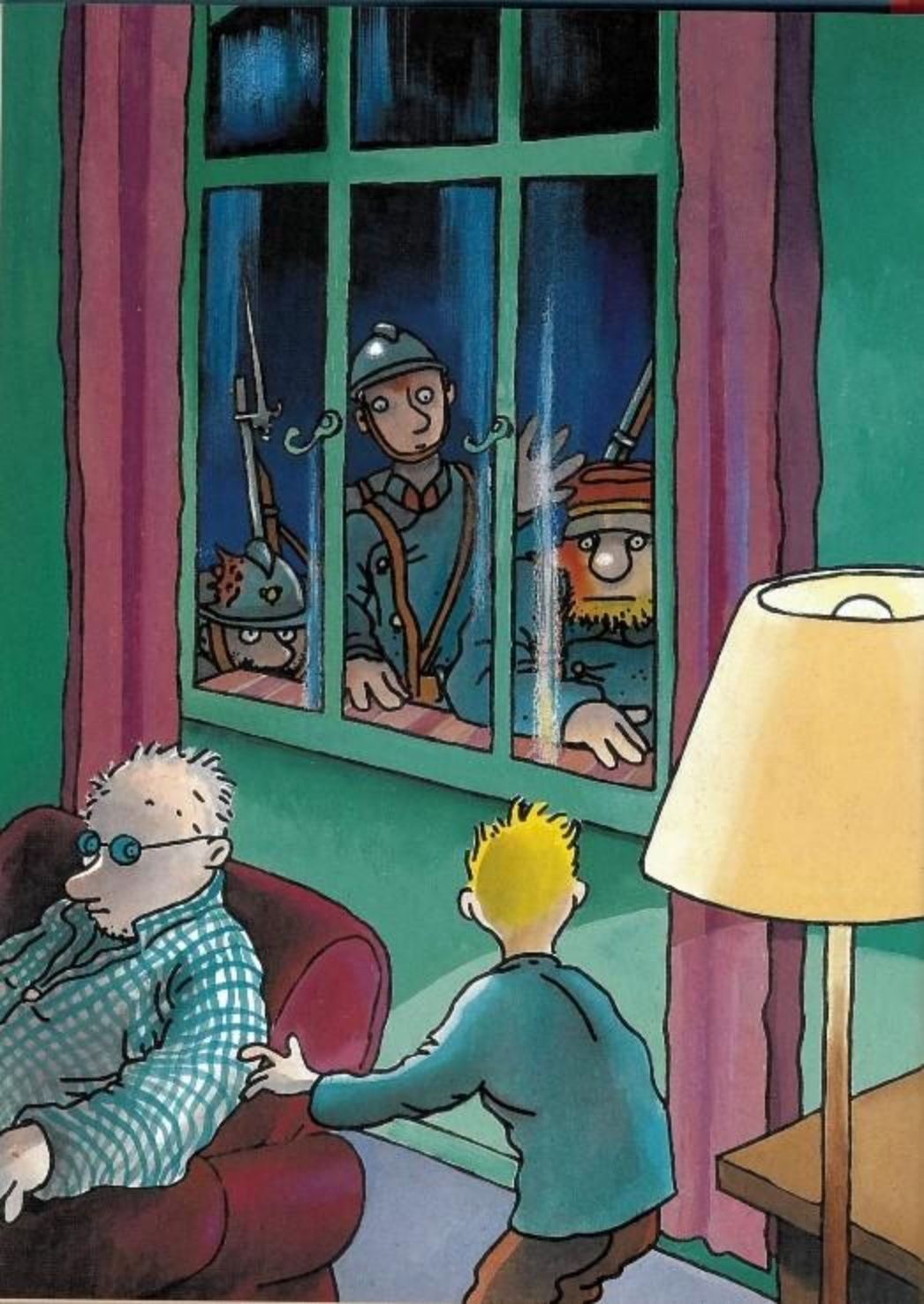
D'autres images de guerres modernes apparurent instantanément. Avec des civières. Des sirènes.

Des chars blancs comme neige.

*En 1917,
se développent les refus de partir
perdre sa vie dans cet effroyable carnage.
Des soldats ne veulent plus obéir ;
ils sont condamnés à mort.
Ces mutins sont parfois exécutés sur place.
Cette année-là, les États-Unis entrent en guerre
et Clemenceau que l'on appellera « le Père la Victoire »
prend la direction du gouvernement.*









Après une succession de défaites allemandes, l'arrivée massive d'Américains et l'offensive de Foch, les Allemands sont contraints de signer l'Armistice, le 11 novembre 1918. La joie déferle sur tout le pays et le 28 juin 1919, le traité de Versailles oblige l'Allemagne à rendre l'Alsace et la Lorraine à la France.

Monnier arracha les écouteurs
des mains de Sorin et entendit le vieil
homme réprimander l'enfant :
– Zappe la guerre à la fin ! Y'a bien
mieux à voir ou alors éteins-la !
Le feu bleu ferma doucement ses yeux.
L'obscurité se fit dans la pièce.
Le jeune garçon se retourna et sur l'écran
de la fenêtre rayé par la pluie brillante, il découvrit les trois
visages livides des soldats.
– Grand-père ! Une armée de morts ! hurla-t-il.
– Tu vois, nigaud, ça te tourne la tête, leur télé !
Il n'y avait plus personne contre le carreau.



Dans une course désarticulée, les trois soldats fuyaient.
Les ordres étaient clairs. Il ne fallait pas être vus.
Surtout par un enfant ! Sorin poussa les deux autres
dans le dos :

– Repli sous le monument, nom d'un chien ! Faut disparaître !
Monnier se soutenait le front en courant.

– Mais... faut peut-être qu'il la sache notre horreur, le gamin,
pour pas qu'elle dure encore. Pour avancer, quoi...

– Tu perds la tête, Monnier ! Tu veux y rester ?
Toute la compagnie au monument !

Le lieutenant Monti de Rezé entendit l'alerte
et répercuta la consigne.

De partout les soldats convergèrent vers la place.
Soudain, à l'angle de la rue Prévert, un faisceau
de lumière coupa le chemin de Monnier, Sorin et Blourde
qui sautèrent aussitôt dans une tranchée ouverte
pour des travaux en cours.

*Le bilan de cette guerre est terrible.
En France, 1 million et demi de morts,
3 millions de blessés, 750 000 orphelins.
Dans le monde : 10 millions de morts.
On est persuadé que cette guerre
sera la dernière et pourtant...*







Sa lampe de poche à la main, le garçon les avait facilement repérés. Il s'approcha prudemment du trou qui défigurait la chaussée et en braquant sa torche sur le fond de la tranchée, il découvrit un soldat de 1914 qui se protégeait les yeux d'une main tremblante et se cramponnait à son vieux fusil de l'autre. Monnier. Les deux autres avaient disparu. Tous les autres avaient définitivement disparu des rues de la ville.



Monnier dégagea progressivement sa vue. Puis il se ressaisit bouchant à nouveau sa blessure frontale pour éviter d'effrayer l'enfant. Il osa :

– Rien de grave ! Enfin si, approche. Faut que je t'explique, que je te raconte...

Sans un mot, le garçon éteignit sa lampe et prit le risque de s'asseoir sur le rebord de la tranchée.



HISTOIRE D'HISTOIRE
*Un conte d'aujourd'hui
et des documents d'époque
pour interroger
l'histoire du monde.*

Quatre-vingts ans après la Première Guerre mondiale,
des soldats sortent du monument aux morts pour faire le point.
Ils rencontrent le monde moderne, la télévision, un enfant...

14,50 €



9 782912 084101